AMERICANA.

XXV

Oui, *pauvre femme!* peut-on dire.

Car dans toute femme tombée, déshonorée fille, fût-elle princesse, ex-princesse ou courtisane, il faut toujours, toujours voir une femme, une créature de Dieu, et si nous ne savons pas, comme a dit Victor Hugo, le grand poète humain et chrétien, *sous quel poids la pauvre âme succombe*, bien que la misère ne soit point l'excuse des millionnaires et des favorisées de la fortune, il faut pourtant croire à la possibilité du regret, du retour, du repentir, du rachat et de la rédemption. Mais un orgueil de princesse est de trop pour cette œuvre difficile. Et si l'on peut parfois, du haut d'un grand amour et d'une passion courageusement sincère et généreuse, braver l'opinion publique et les préjugés qui sont souvent lâches et cruels, il faut bien l'avouer, ce n'est pas avec des amours indignes, une vanité sans droits et la conscience absente, c'est-à-dire dans l'opprobre, que l'on entreprend cette lutte audacieuse dans laquelle le million, le million lui-même ne peut jouer qu'un rôle absolument misérable. Ce million glorieux salit tout ce qu'il touche, homme ou femme.

Mais si, dans le cas Chimay comme dans beaucoup d'autres, nul n'a le droit de condamnation, d'injure et de flétrissure; s'il ne faut jamais douter du retour possible, du *mea culpâ* de la conscience, du relèvement dans le bien et de la résurrection dans le devoir, même pour ceux qui ont le plus péché ou le plus failli; s'il convient, maintenant que la loi humaine et civile a prononcé le divorce scandaleux d'un prince belge et d'une Américaine millionnaire, de laisser en paix la jeune fille qui fut folle et vaniteuse, l'épouse qui fut oublieuse et coupable, la mère qui fut égarée et plus coupable encore que l'épouse elle-même, la femme qui voulut être princesse, qui fut princesse et qui n'a plus de nom à cette heure, il importe cependant, au point de vue de la morale et de la vérité, de relever et de rectifier certaines erreurs et certaines assertions fausses sur lesquelles l'ex-princesse croyait élever son excuse et sa justification, pour ne pas dire sa glorification, et qu'elle donnait, dans son schisme de déclassée et de déséationalisée, pour des dogmes américains d'une très grande magnificence et d'une très glorieuse liberté devant lesquels il est juste que le siècle, la civilisation et les deux mondes s'inclinent respectueusement, comme devant l'Evangile.

XXVI

Car elle a dit et écrit:

"Les enfants américains sont élevés en vue d'affirmer leur *indépendance*, et, quand c'est nécessaire, de braver les *préjugés* et les *calomnies* du monde."

"La loi du *divorce* n'a pas été faite pour rien."

Et c'est sur ces deux points que nous voulons épiloguer maintenant, laissant tout prince, toute princesse et toute personnalité de côté.

Mais comme l'erreur est grave dans la première de ces assertions, et comme le système d'éducation américaine serait vicieux, pour ne pas dire criminel, s'il n'élevait les enfants, garçons et filles, qu'en vue d'une *indépendance* dont la signification arbitraire laisserait à chacun le droit de tout faire, de faire comme il l'entend ou de ne rien faire de ce qui est bon, vrai et juste.

Quelle sorte de civilisation pourrait bien sortir d'une éducation semblable, et quel peuple?

Que s'il en est beaucoup aux Etats-Unis, et même ailleurs, qui confondent trop volontiers l'*indépendance* avec la *liberté*, il importe pourtant que cette confusion n'ait pas lieu, que ces deux choses ne soient point considérées comme synonymes et que l'on voie dans *l'indépendance* la négation de la liberté elle même.

Nous ne savons pas si l'*indépendance* absolue, même à l'état sauvage des sociétés qui commencent, est possible, et nous croyons plutôt que cette indépendance, qui n'existe même pas à l'état d'isolement, c'est-à-dire quand l'homme est seul ou presque seul, cesse avec la société la plus primitive et la moins compliquée; mais si les Indiens eux mêmes n'étaient pas absolument indépendants dans leurs forêts de chasse et dans leurs prairies où la borne de la propriété n'existait pas, nous savons que la *liberté* véritable, dans le développement de l'homme et des sociétés, pour la protection de l'individu et pour la justice sociale, afin que les droits soient reconnus, sanctionnés et garantis, s'appelle la *règle*, la *loi*, le principe d'ordre et de conservation, la protection contre ce qui pourrait être l'injustice, l'outrage, la brutalité de la force dans l'indépendance du bras, de l'arme ou du million. Car la force brutale n'a pas qu'une forme, et si les gouvernements ont été créés, c'est pour être une *règle de liberté* et non un moyen d'oppression.

Et si les hommes, vivant et devant vivre en société, puisque la société est l'état supérieur de l'homme par la famille, par la cité et par la patrie, ont incontestablement des *droits* qui peuvent faire leur grandeur, est-ce qu'ils n'ont pas des *devoirs* correspondants et sacrés, se développant et s'affirmant de plus en plus dans la justice, mais sans lesquels il n'y aurait plus ni famille, ni cité, ni patrie, ni même d'humanité?

XXVII

Oui, en vertu d'une *indépendance* que chacun comprendrait et expliquerait à sa façon, enseigner tous les *droits* en omettant tous les *devoirs* ou en glissant légèrement sur eux, serait entièrement criminel. Les chiens n'ont pas une autre règle.

Mais si l'homme est grand, libre et homme, c'est par le *devoir*.

Cherchez lui une *liberté* qui ne soit pas l'affirmation et la consécration du *devoir*.

Les Américaines et les Américaines, qui parlent quelquefois un peu pompeusement de l'*indépendance*, pensent peut-être à l'*Indépendance* des Etats-Unis qui fut un affranchissement, une séparation complète de l'Angleterre, mais dans laquelle les patriotes ont fait leur *devoir*, devraient toujours se rappeler que le général Lee a dit: "Le mot *devoir* est le plus grand mot de la langue humaine."

Et vous qui pensez que l'*éducation* est l'enseignement de l'*indépendance*, vous oubliez que l'enfant ne va à l'école que pour y faire ses *devoirs*, en attendant qu'il les fasse dans la vie et jusqu'à sa mort.

"Quant à braver les *préjugés* et les *calomnies* du monde," comme disait l'ex-princesse de Chimay, en quoi cela peut-il être bon, vrai et américainement glorieux?—Voyons un peu.

Certes, la *calomnie* étant la *calomnie*, c'est-à-dire quelque chose d'odieux, d'infâme, de lâche et de *faux*, vous faites bien de ne point baisser la tête devant elle, et l'attitude du mépris devant les calomniateurs est la réponse de l'innocent. Serait-il même, dans bien des cas, défendu à l'innocent de châtier le coupable et de rectifier la vérité avec une énergie égale à tout ce que la calomnie peuvait avoir de méchant et d'odieux? Nous ne devons point le penser; et si la calomnie frappait la femme innocente et sans défense, il n'y aurait pas grand mérite pour l'homme à redresser vigoureusement l'outrage devant l'impuissance de la loi écrite. Car la calomnie, répétons-nous, et comme on le sait trop, est si lâche et si misérable! L'homme affreux qui a dit qu'il en restait toujours quelque chose, même après la vertu reconnue et l'innocence proclamée, savait bien ce qu'il disait. Ignore-t-on également que la médisance ou la légèreté de langage, avec la demi-affirmation d'un peut-être ou la simple insinuation sous une apparence de bienveillance, ne vaut guère moins que la calomnie elle-même?

Mais si ce n'est pas de la *calomnie*, si c'est la vérité, la vérité vue, connue, certaine, indéniable, qui offensé quelqu'un, dont quelqu'un se plaint amèrement, à haute voix et devant les tribunaux, quelle opinion publique, ô princesse, voulez-vous braver avec courage, défier la tête haute et fouler noblement sous vos pieds indignés de souveraine offensée?

J. GENTIL.

(*La suite à mardi prochain.*)

UNE AUTOBIOGRAPHIE

—DE—

ROSA BONHEUR.

Un périodique anglais, le *Ladies Home Journal*, a récemment publié une curieuse autobiographie de Rosa Bonheur, dont la *Revue des revues*, dans son dernier numéro, a donné la traduction.

Les souvenirs d'enfance, dans ces quinze ou vingt pages de mémoires, tiennent une large place. Ils ne sont pas inutiles pour déterminer la physionomie de ce "garçon manqué" que fut l'artiste. Dès sa première jeunesse, qui s'écoula, jusqu'à l'âge de sept ans, à Bordeaux où elle était née, en 1822, d'un professeur de dessin, nous la voyons indisciplinable, fougueuse, éprise follement du grand air et passionnée pour les animaux qu'elle s'amuse, avant de pouvoir tenir un crayon, à reproduire en les découpant à l'aide de ciseaux dans des feuilles de papier.

A Paris, tandis que son père donne des leçons on fait au Muséum des planches d'histoire naturelle, elle entre avec ses frères Auguste et Isidore dans une classe de garçons où elle fait le coup de poing avec ses camarades. Orpheline, en 1835, de sa mère, on la met en pension, mais son père, bientôt, doit la reprendre. Ame inquiète, le père, après avoir adhéré au saint simonisme, a cherché dans l'ordre du Temple, qui tient en secret ses assises dans une petite chapelle située sur l'emplacement de la cour aux Miracles, une satisfaction à ses besoins de mysticisme. L'enfant assiste avec lui aux séances; un beau soir même, on la rebaptise sous une voûte d'accès formée par les épées tendues des chevaliers.

Mais le nouveau chevalier n'en est pas moins réduit à entrer en apprentissage, peu après, chez une couturière. Comme elle n'a nul goût à tirer l'aiguille, elle s'occupe chez le mari de la patronne, armurier de son état, à fabriquer des capsules. De là, elle passe enfin chez un peintre héraldiste où elle gagne ses premiers sous à colorier des dessins.

Entre temps, la situation du père s'est améliorée: il en profite pour la remettre en pension. Elle révolutionne le pensionnat en faisant faire à ses camarades la petite guerre. A la suite d'une charge de cavalerie qui joucha de débris les plates-bandes, soigneusement entretenues du jardin, on la rendit à son père qui, de guerre lasse, la laissa copier chez lui ses gravures, des plâtres, et dessiner d'après nature.

Bientôt elle s'enhardit jusqu'à travailler au Louvre où ses allures garçonnières la font nommer par les gardiens "le petit hussard". Elle fait des copies de Porbus, du Poussin, qu'elle arrive à vendre, et se meuble ainsi la tête d'études auxquelles elle attribue la meilleure part des succès plus tard obtenus.

En 1845, elle a vingt-trois ans; son père s'est remarié. Elle poursuit son éducation artistique en étudiant dans la banlieue de Paris, derrière le parc Monceau, de vraies vaches, de vrais moutons, de vraies chèvres.

"J'avais à saisir, nous dit-elle, les mouvements rapides des animaux, les reflets de leur robe, de leur couleur, la subtilité de leur caractère, car chaque animal a une physionomie individuelle. Aussi, avant d'entreprendre l'étude d'un cheval, d'une brebis, je me familiarisai avec l'anatomie, l'ostéologie, la myologie de chacun d'eux. Je faisais même des travaux de dissection, et c'est encore un conseil que je donne aux animaliers. J'observais l'aspect des animaux d'après les moulages en plâtre, en les copiant surtout à la lumière de la lampe, qui donnait plus de netteté et de vibrance aux ombres. C'est une étude excellente. Tout ce que je suis, je le dois à ces exercices patients, consciencieux."

En 1845, elle expose pour la première fois au Salon. En 1846, au cours d'un voyage en Auvergne, elle prend les croquis qui lui serviront pour le tableau de l'an d'après, *Bœufs rouges du Cantal*, avec lequel elle obtient une 3e médaille.

Après 1848, pour se perfectionner dans son art, elle passe des journées entières à l'abattoir du Roule. Les gens grossiers qu'elle y trouve lui font la vie si dure qu'elle eût été obligée de renoncer à cette étude si utile pour elle, si un bon colosse ne l'eût prise sous sa protection.

Enfin, la fortune lui vient. Un marchand de tableau lui achète une toile, les beaux-arts lui en commandent une autre, et un amateur en acquiert une troisième. L'hyménée même s'offre à elle, sous les traits d'un droguiste, qui demande sa main. Elle repousse dédaigneusement l'hyménée.

Voilà l'heure des succès arrivée. Rosa Bonheur y gagne de pouvoir enfin s'installer dans un atelier sérieux, où elle exécute ce *Labourage nivernais* que l'Etat, au Salon suivant, lui achètera 20,000 francs, et qui est au Luxembourg aujourd'hui. Au *Labourage nivernais* succède, en 1853, la *Foire aux chevaux*, qu'un amateur lui payera 40,000 francs, et qui sera plus tard revendu 300,000 à un Américain. C'est au moment où elle préparait ce tableau qu'elle prit l'habitude du costume masculin, costume qu'elle a toujours gardé depuis, sauf dans les grandes circonstances, où elle reprend la robe de son sexe.

Aucun événement, depuis lors, dans la vie de l'artiste, fixée en 1858, dans la forêt de Fontainebleau, où elle s'est acheté le domaine de By. Ce sera désormais une série ininterrompue de succès. En 1855, la médaille d'honneur au Salon, avec une *Fenaison en Auvergne*. En 1865, la croix de la Légion d'honneur que l'impératrice elle-même apportera à la solitaire de By, et qu'elle épinglera elle-même sur la jaquette de velours noir du peintre. En 1870, les Prussiens respectent l'ermitage et entourent l'ermite d'attentions. Mais Rosa Bonheur reste patriote avant tout. Un prince allemand se présente pour lui rendre visite: elle refuse de le recevoir. A Nice, où elle s'est fait bâtir une villa, les princes et les têtes couronnées rivalisent d'amabilités auprès d'elle et la couvrent de décorations. En 1893, c'est la croix d'officier que le président Carnot lui fait remettre, à l'occasion de ses envois à l'exposition de Chicago. Il ne reste rien à désirer à l'artiste.

Elle a eu de tous les biens de la vie la mesure comble, et le destin, pour mieux la gâter, lui a accordé une vieillesse admirable qu'elle consacre, comme sa jeunesse, au travail.

Vous faut-il quelque chose de plus? Apprenez d'elle même quel est le régime dont elle vit et l'emploi qu'elle fait de ses journées:

—Je me lève tôt et me couche tard. Le matin, de bonne heure, je fais un tour au jardin avec mon chien et une promenade de en poney-car dans la forêt Fontainebleau. A neuf heures je suis assise devant mon chevalet et je travaille jusqu'à onze heures et demie. Puis je déjeune simplement, je fume une cigarette, je jette un coup d'œil sur les journaux. Je reprends mes pinceaux à une heure; à cinq heures, nouvelle excursion: j'aime à voir le soleil se coucher derrière les grands arbres. Mon dîner est aussi modeste que mon déjeuner; je finis ma journée par une lecture, et, de préférence, je lis des livres de voyage, de chasse ou d'histoire.

LE ROSSIGNOL.

Le rossignol chante, et je rêve,
Grisé par son chant, que je bois
Un philtre fait avec la sève
Et les vertes ceintures des bois.
Sa voix monte, monte.... j'écoute,
Et je crois retrouver la route
Des beaux jours perdus d'autrefois.

La musique est toujours pareille.
Depuis des siècles, les accents,
Rossignol, enchantent l'oreille
Des princes et des paysans.
Ta chanson câline et sonore
Résonne de même à l'aurore
Rougissante de mes quinze ans.

Ton chant se meurt peu à peu....
Nous seuls, nous fermons sans retour
Notre bouche à jamais muette.....
O rossignol! chantre d'amour,
Dans ces bois pleins de la tendresse,
Si tu rencontres ma jeunesse,
Rends-la moi, ne fût-ce qu'un jour!

UNE FRAYEUR DE NAPOLEON

Les débuts de l'espion Schulmeister.

En 1805, au moment où Napoléon se préparait à la guerre contre l'Autriche, il recevait à Strasbourg les personnes qui avaient à lui adresser quelques demandes. Un individu à figure rougeaude, les cheveux rouges, nommé Schulmeister, vint offrir à l'empereur sa connaissance de l'Allemagne et les relations qu'il y possédait:

—Quelles sont vos références? lui dit Napoléon.

—Aucune, je me recommande tout seul.

—Alors, je ne puis vous employer.

Et le souverain congédia l'homme; celui-ci disparut derrière un paravent. Presque aussitôt après, un autre solliciteur arrivait près de l'empereur sans avoir été annoncé. Celui-là était brun de visage; il avait des cheveux du plus beau noir.

—Qui êtes-vous? Que faites-vous ici? s'écria l'empereur irrité et alarmé à la fois.

—Je suis Schulmeister!...

Napoléon, stupéfait de tant d'habileté, retint l'homme, un petit épicier de Strasbourg, d'origine badoise, qui venait d'être l'objet d'un arrêté d'expulsion, et le fit attacher au service des renseignements militaires, c'est-à-dire de l'espionnage, placé sous la direction de Savary.

Telle est la légende strasbourgeoise sur un des personnages les plus énigmatiques des états-majors de l'empire. Ce Schulmeister devait devenir chef de la police de Vienne pendant l'occupation de l'Autriche, préfet de police à Koenigsberg, commissaire général des guerres et recevoir de l'empereur des subsides et des dotations comme en recevaient les maréchaux.

Schulmeister, après avoir laissé beaucoup de ses plumes aux alliés qui se vengèrent du mal qu'il leur avait fait, était revenu à Strasbourg où, peu à peu, la légende se fit à son sujet. *Der grosse Spion*, comme l'appelaient les Allemands, vit naître les récits les plus étranges sur sa vie, peut-être ces histoires sont-elles vraies, d'ailleurs, ce que l'on sait d'exact sur l'homme permettant d'ajouter foi à la tradition.

On raconte que, voulant un jour connaître la force d'un corps d'armée ennemi, ils se présenta au général comme un prince allemand de maison souveraine; on lui rendit les honneurs, il passa la revue des troupes, reçut communication de tout ce qui concernait les effectifs et s'en revint tranquillement faire son rapport à Savary. Une autre fois, moyennant un million, il prit la place d'un intendant dont il se fit la tête et, gravement, il prit part à un conseil de guerre présidé par l'empereur Joseph II.

Pendant la bataille de Wagram, Schulmeister, s'étant aventuré au milieu des Autrichiens, fut reconnu; il prit la fuite et se réfugia dans une maison que l'on vint fouiller. Les soldats, en entrant, rencontrèrent dans l'escalier un barbier portant tout l'attirail de sa profession.

—Avez-vous vu l'espion? lui demanda le chef. Il est caché dans la maison.

—Montez au premier, vous le trouverez, blessé dans un lit, répondit le barbier en sortant.

Or, le barbier, c'était Schulmeister lui-même. Une autre fois déjà, pourchassé et cerné dans une maison, il sortit grimé, traversa le cordon de gendarmes et deux soldats qui devaient l'arrêter et ne fut pas même inquiété.

Cet espion fameux n'avait pas encore son historien, du moins chez les Français, car les Allemands, dont il fut longtemps la bête noire, possèdent une biographie de Schulmeister publiée à Leipzig en 1879, par M. Dieffenbach, au moyen des archives du ministère autrichien de la guerre. Leipzig avait déjà vu paraître, en 1817, une brochure sur Schulmeister, qui semble une autobiographie destinée à défendre le célèbre espion de Napoléon Ier contre les vengeances des alliés et l'animosité des partisans de la Restauration.

ANECDOTE.

Un plaisant, ou plutôt quelqu'un qui s'imaginait l'être, rencontra un jour un bossu. Il s'approcha de lui, et comme s'il l'eût connu familièrement, il passa la main sur sa bosse et lui dit: "A combien la viole, l'ami?—Au son de l'instrument, vous pouvez juger de son prix, répondit le bossu, car vous me paraissez être un connaisseur;" et, ce disant, il lâcha un gros p.... qui mit les rieurs du côté de la bosse.

UN OUBLIÉ.

Bien des gens s'imaginent peut-être qu'Emile Erckmann, le célèbre collaborateur de Chatrian, n'est plus de ce monde. C'est une erreur et la preuve c'est que la jeunesse et la municipalité de Lunéville ont célébré, récemment, au grand théâtre de cette ville, dans une soirée de gala, les soixante-quinze ans de l'un des deux auteurs de *Madame Thérèse* et des *Rantzau*.

M. Erckmann s'est retiré depuis une quinzaine d'années à Lunéville, tout près de Phalsbourg, sa ville natale, aujourd'hui annexée. Il y goûte les loisirs que lui a procurés toute une existence de labeur ininterrompu. S'il a tout à fait renoncé aux ouvrages d'imagination, il n'a pas renoncé à écrire et à philosopher. Prochainement, en effet, paraîtra de lui un volume sur les phénomènes de la vie et de la pensée.

On sait quelle vogue prodigieuse ont obtenu jadis les romans d'Erchmann-Chatrian, dont l'action se déroule invariablement dans les localités de l'Alsace et de la Lorraine. Ne leur a-t-on pas, jadis, reproché d'être des romans antipatriotiques, sous prétexte qu'ils célébraient les bienfaits de la paix?

Voici, à ce sujet, une petite anecdote qui a été contée par M. Jules Clarette.

Un jour, Erckmann rencontra dans les bureaux du *Constitutionnel* Sainte-Beuve, qui lui dit:

—J'ai lu vos livres. Je voulais vous consacrer un de mes *Lundis*. Je ne le ferai pas. Je trouve que vos romans sont l'"Iliade de la peur".

Chatrian répliqua vivement:

—Monsieur, nous sommes, mon collaborateur et moi, de familles qui ont fait le coup de feu contre l'étranger et donné leur sang pour la France. Nos pères se sont battus pour le pays, et, si nous célébrons la paix, ce n'est point par lâcheté, c'est par horreur de ces tueries. C'est—voulez-vous le savoir?—c'est que nos pères ont vu de près dans notre Alsace l'invasion et la guerre.

Cela n'empêcha pas Erckmann et Chatrian de faire leur devoir pendant la guerre de 1870.

M. VICTORIEN SARDOU MÉDIUM.

On sait que M. Victorien Sardou, dans la nouvelle pièce qui a été donnée à Paris le 8 février dernier, à la Renaissance, affirme sa foi dans les phénomènes du spiritisme. Indépendamment des déclarations oraleces que l'auteur de *Spiritisme* a pu faire dans des conversations, il existe déjà deux documents écrits des convictions de M. Sardou. Il y a d'abord une lettre qui servit de préface à un livre publié en 1888 par M. Yvelling Ram-Baud sur la force psychique.

Il y a aussi et il y a surtout une lettre, courte, décisive, que M. Sardou écrivit en 1863, alors qu'il était "médium". On a retrouvé cette lettre que l'on a transcrite, mais, auparavant, quelques explications sont nécessaires.

En 1863, le journal l'*Autographe* publiait un dessin médianique obtenu par M. Victorien Sardou. Le directeur de l'*Autographe* accompagne la publication des commentaires suivants:

"Dès l'origine du spiritisme, M. Victorien Sardou, qui étudiait alors la médecine, s'est occupé, dans un but exclusivement scientifique, des manifestations anormales dont s'émouvaient autrefois l'Europe et l'Amérique. Entre autres résultats, il a obtenu des dessins sur papier et sur cuivre à l'aide de la plume ou du burin. Que ces dessins aient été produits par l'intervention des esprits—si esprits il y a—M. Sardou se garderait bien de l'affirmer; ce qu'il certifie, c'est qu'ils ont été exécutés sous une inspiration indépendante de sa volonté, par un phénomène dont il constate la réalité sans avoir la prétention de l'expliquer."

Telle était la note du rédacteur en chef de l'*Autographe*; mais après la note venait une lettre très nette, très affirmative de M. Victorien Sardou. Voici cette lettre:

Mon cher Bourdin,

Je ne vous donnerai pas sur ce dessin extravagant les explications que vous me demandez. Il faudrait vous dire en trois mots le résultat de plusieurs années d'études, distinguer ce que je crois, ce que je ne crois pas, et surtout réfuter toutes les rottises que l'on a débitées sur mon compte à ce propos. Ce serait trop long; et ce n'est d'ailleurs ni le lieu, ni l'heure. Pour dire mon modeste avis sur des phénomènes très curieux et encore inexplicables dans l'état actuel de nos connaissances, j'attendrai le jour où ils ne seront plus dénués entre deux excès également déplorables; la crédulité ignorante, qui accepte tout, même le charlatanisme; l'incrédulité savante qui n'admet rien. Et ce jour-là ne sera pas demain; car nous trempons en pleine superstition de la science, comme nos ancêtres barbotaient dans l'autre.

Nous excellons à nous persuader que nous savons ce que nous ne savons pas, à nier ce qui passe notre entendement, en prouvant d'un fait, par A x B, qu'il ne saurait être, encore qu'il soit....., tant que le savoir officiel n'a pas autorisé la nature à le produire.

Et maintenant, mon cher ami, si quelqu'un vous dit encore que je n'ai vu dans le spiritisme qu'une façon nouvelle de couper la queue de mon chien, répondez-lui de ma part que mon chien n'avait pas besoin de cette opération. Il aboyait assez haut dans la rue pour attirer un peu l'attention des passants, tout comme il saurait mordre au besoin les jolis railleurs, et leurs innocentes plaisanteries en valaient la peine.

Mille bonnes amitiés.

VICTORIEN SARDOU.

J'ai vu les dessins médianiques obtenus par M. Victorien Sardou, écrit un de ses amis. Il a bien voulu me les montrer il y a quelques jours: C'est la représentation d'architectures singulières, entremêlées de fleurs et de feuilles, très savamment coordonnées, très finement exécutées. On croirait voir les avenues de quelque palais enchanté, où habiteraient des personnages mystérieux; les "symbolistes" éprouveraient, à les regarder, des joies infinies.

M. Sardou a raconté un épisode assez singulier de l'histoire de ces dessins. Il était devant sa table et, après s'être mis en communication avec les esprits par les moyens ordinaires, il attendait devant son papier, leurs volontés. L'esprit trouva le papier choisi trop petit. M. Sardou s'étonna et répondit que son marchand n'en avait pas de plus grand. L'esprit répondit: "Il faut aller Place Saint-André-des-Arts? mais il n'y a pas de marchand de papier."—"Si! Vas-y!" M. Sardou, quoique intimement persuadé de l'erreur de l'esprit, sortit (il demeurait alors sur le quai Saint-Michel); après bien des recherches, il découvrit enfin, dans un coin de la place indiquée, un marchand de papier en gros. Il lui acheta du papier grand format et revint à la maison. Il se remit à sa table et l'esprit lui dit: "C'est cela." M. Sardou suivit alors son impulsion et il obtint l'un des dessins médianiques qu'il a montrés, le plus grand, le plus beau de tous.

Il faut avouer que l'accent de conviction avec lequel M. Sardou parle de ces choses est singulièrement troublant. Il disait encore à son ami: "Oui, moi, j'ai vu une gerbe de roses tomber du plafond de la chambre, où nous "médianisions", et des amis qui étaient là l'ont vue comme moi. Oui, il y a des phénomènes spirites. Il y a aussi les fraudes du spiritisme, et ce serait une histoire—non encore faite—qu'il serait curieux d'écrire. Mais les fraudes n'altèrent en rien l'authenticité des faits réels et positifs, que bien d'autres, avant et après moi, ont constatés."

L'esprit des autres.

A gens d'honneur promesse vaut serment.

VOLTAIRE.

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

BRAZIER.

LE BASQUE.

(Suite.)

Le jarret du Basque, comme sa main, est de fer: il fait des marches étonnantes, chaussé de l'espadrille en corde de jute, et arrive à son but, frais et dispos, prêt à se remettre en route après un réconfortant repas. Cent kilomètres par jour ne l'effrayent pas.

Le Basque se nourrit fort bien. Il mange le pain de froment, les œufs, la viande salée (chingarra) et le bouillon de mouton. C'est un robuste mangeur, qui, sur ce point, dépasse le Béarnais. Ce n'est pas étonnant. Il se démène plus que son voisin, parce que la terre qu'il cultive est moins fertile, et presque toute entière située en pleine montagne. Il émigre volontiers vers les régions méridionales de l'Amérique du Sud.

Les Basques des Basses Pyrénées sont représentés sur les bords de la Plata et au pied des Andes par cent cinquante mille frères, qui les attirent sans cesse, au grand détriment de la mère patrie, abandonnée par eux. Les femmes se vident; il faut appeler les Espagnols pour les garnir. L'émigration inutile, inoffensive dépeuple les arrondissements de Mauleon et de Bayonne, au profit de ces terres lointaines, théâtre désolé de révolutions périodiques.

L'exemple fatal de quelques fortunes rapidement faites,—et, au prix de quelles sueurs, ou à l'aide de spéculations heureuses,—fait rêver d'or ceux qui sont restés au foyer paternel. Mais, pour un qui revient enrichi, combien qui meurent de misère loin de la patrie toujours aimée, ou reviennent au milieu des leurs, cruellement désenchantés!

On ne saurait trop s'élever contre ce trafic honteux de l'émigration, qui consiste à transporter, à des prix modiques, dans des pays lointains, des pauvres diables, sans sou ni maille, qui sont trompés par les promesses alléchantes des agences. Ces émigrants, qui, presque tous, peuvent, par le travail, gagner aisément leur existence dans le pays natal, se trouvent, la plupart du temps, dans une misère affreuse, en arrivant dans un monde où tout est nouveau pour eux. Cette misère est d'autant plus horrible, qu'il n'y a pas, pour y remédier, cette merveilleuse Assistance Publique, qui, chez nous, essuie bien des larmes relève bien des courages abattus. L'émigration, à un moment donné, avait pris des proportions telles, qu'elle constituait un danger pour l'avenir de la patrie.

Il y a longtemps, d'ailleurs, que l'on poussait le cri d'alarme. Les législateurs ont fini par comprendre qu'il était criminel de laisser ainsi s'en aller, tous les ans, la fleur de la jeunesse courir les hasards d'aventures souvent malheureuses. Il y avait, là, un péril national. La France possède, aujourd'hui, un immense domaine colonial, champ immense où peuvent, à l'aise, se développer le travail et l'industrie de tous ceux de ses enfants qui veulent aller tenter la fortune au dehors. Où y a-t-il plus de richesses à exploiter qu'en Algérie, en Tunisie, au Tonkin, et à cette grande île de Madagascar que la vaillance de nos soldats vient de conquérir?.....

Là, du moins, jeunes Français, qui êtes chercher fortune, vous êtes chez vous! Vous entendez votre langue maternelle, vous voyez flotter votre drapeau!

Chez les Basques, ce besoin de locomotion et d'expéditions lointaines n'est que la conséquence nécessaire d'un atavisme inné, ineffable. Intrépides, audacieux, les marins Basques furent les premiers qui tentèrent dans les eaux du Nouveau Monde la pêche à la morue. Très fiers de ce passé, ils ont à cœur de prouver que les aventures ne les rebutent point.

Aussi qu'ils excellent marins que les marins de St-Jean de Luz et de Biarritz! Quels admirables soldats, que ces chasseurs Basques, qui, sous la conduite de leur vaillant compatriote, Harispe, devenu maréchal de France, défendaient, pied à pied, les passes des Pyrénées contre les troupes alliées de Wellington et de Murillo!

La femme Basque et la femme Béarnaise sont toutes deux charmantes dans leur allure vive, leur taille fine et cambrée. La Béarnaise, plus petite, est quelquefois blonde; la Basquaise est plutôt brune. Le teint mat des femmes du pays Basque contraste singulièrement avec le teint coloré des hommes.

La Basquaise est très vive: elle parle avec une volubilité exaltée, en donnant beaucoup de voix. Energique et résolue, elle fait le voyage en Amérique, pour aller retrouver son frère ou son fiancé, aussi facilement que nous allons de Paris à Versailles. Si elle a le sourire, les yeux provocants, le cœur tendre, elle a la main leste et sait défendre son honneur avec une surprenante virilité.

La Béarnaise paraît plus timide: elle parle volontiers, et son langage figuré emprunte à la vivacité de sa physionomie, un charme particulier. Toutes deux, portent gracieusement sur la tête le poids bien lourd de la cruche de terre, ou de la *Herrade*, aux bandes de cuivre, pleines d'eau: la jupe relevée et les pieds nus, elles vont droites et agiles, sans jamais broncher, de la fontaine à la cuisine: vieil usage auquel la plus riche paysanne ne peut se soustraire.

YAN DE LESCA.

(*La suite à dimanche prochain*)

—Quoi donc? fit la concierge d'un air assez embarrassé.

—Ce monsieur.... avec qui vous causiez il n'y a qu'une seconde.... ne venait pas pour mon fils?

Les yeux sur son balai, la femme dit:

—Non.... non.... C'est.... c'est un monsieur qui voulait un renseignement.... un simple renseignement sur le prix des loyers.

Et, tournant la tête, elle continua de nettoyer son entrée.

Inquiète, saisie du pressentiment que quelque chose d'anormal se préparait, Mme Leval monta péniblement l'escalier; et, comme elle tremblait un peu, elle fit du bruit en déposant ses provisions sur la table de la salle à manger.

Quatre portes ouvraient sur cette salle à manger, celle de sa chambre à elle, où elle couchait à côté de Suzanne; celle de la chambre d'Ernest, la porte de la cuisine et la porte donnant sur le vestibule.

Le bruit qu'elle avait fait n'éveilla pas Suzanne, dont le sommeil était régulièrement aussi lourd qu'innocent.

Mais, tout de suite, Ernest qui avait la fièvre, s'était dressé sur son lit.

—Qu'est-ce qu'il y a, maman?

—Rien.... rien, fils! Rendors-toi jusqu'à ce que je t'apporte ton déjeuner.

—Non. Il faut que je me lève de bonne heure et que j'éveille Suzanne.

Mais, auparavant, il passa dans la salle à manger, pour embrasser collé contre la fenêtre, regardant dans la rue. Et il répéta.

—Qu'est-ce qu'il y a donc maman?

—Rien, rien.. C'est-à-dire que... Tu aperçois cet individu au coin de la rue?

—Eh bien?

—Tout à l'heure il causait avec la concierge et s'est éloigné brusquement, juste comme j'arrivais.

—Eh bien, maman? fit Ernest qui commençait à pâlir.

—C'est ce monsieur qui t'a demandé hier, et, ce matin, la concierge assure qu'il ne venait pas pour toi....

—Et alors, maman?

—Il se commet tant de vols, de coquineries dans Paris, en ce moment, que j'ai toujours un peu peur quand je vois ces individus s'introduire dans les maisons.

—Bah! tu te montes la tête, maman!

Et, ayant embrassé sa mère, Ernest retourna vers sa chambre.

Mais, dès que Mme Leval fut passée dans la cuisine, il revint dans la salle à manger, s'assura que la porte de la cuisine était bien fermée, puis s'avança, tout frissonnant, vers la fenêtre.

Il se contenta d'en écarter très légèrement le rideau pour regarder, à son tour, dans la rue.

Et, aussitôt qu'il eût aperçu l'individu désigné par sa mère, il prononça entre ses dents:

—J'aurais dû m'en douter.... Je suis fichu.... Ces canailles m'avaient pourtant promis que, si je remboursais aujourd'hui.... Mais ils auront eu peur, ils se sont que je n'avais rien de rien; et, à défaut de remboursement, ils vont me faire coffrer.... Ah! les saligauds!.... c'est qu'ils vont se livrer à une visite domiciliaire. Et, malgré l'argent, malgré le dévouement de Suzanne, je suis flambé.... Dieu de Dieu!.... Sombrer à l'entrée du port!

Il ne tremblait plus; l'irritation remplaçait en lui la crainte. Et il aurait presque eu envie d'ouvrir la fenêtre et de crier des injures à ce gaillard qui stationnait au coin de la rue, sans perdre de vue l'entrée de sa maison.

—C'est bien celui que j'ai vu, hier matin, dans le cabinet du patron, ce soi-disant client de province, devant lequel on m'a fait appeler sous un prétexte quelconque, pour qu'il se flanquât bien ma bluette dans le gervelet.... La souricière est organisée; et si l'on ne fait pas une perquisition chez moi, je serai tout au moins coffré dès que je fourrerai le nez dans la rue.... Triple idiot que j'ai été de ne pas profiter de cette nuit pour faire disparaître!..... C'est que ces marchandises *chez moi*, c'est ma condamnation, c'est la destruction de tout mon système de défense; c'est Bibi, c'est toi, pauvre Nénest, pris sur le fait!.... *flagrante delicto*, comme disent les juges. Ah! Les canailles!.... Tonnerre!

Cette exclamation lui était arrachée par l'arrivée d'un second individu qui abordait le premier, et celui-ci montrait la maison au nouveau venu.

Ernest se raidit.

[illegible] ne mène à rien.... Ils vont débuter par la perquisition, c'est clair.... Tas de bandits.... Le premier, c'est un agent de la Sûreté, il a bien une tête à ça; le second, c'est un secrétaire du commissariat de police, et le commissaire doit être sur leurs talons.... Mon petit Ernest, si tu as un quart d'heure devant toi, c'est tout!.... Mais où, où cacher ça?.... Oh! être dévoilé devant ma mère et Suzanne! L'histoire de la perte sur parole avait si bien pris.... Ah! pas de chance!

Il était revenu dans sa chambre, ouvrait son armoire et y prenait ses paquets, peu volumineux, et les portait sur la table de la salle à manger.

—Pas le temps de les brûler, mordieu!.... Et puis, maman verrait, et s'il y en a une qui ne transige pas sur ce qu'elle appelle l'honneur, c'est elle, ou je ne m'y connais pas... Si je fourrais tout ça chez Suzanne... Ils n'oseront pas.... Mais si! Quand ces gaillards se mettent à fouiller, ils fouilleraient jusque dans votre estomac, s'ils le pouvaient... Dieu de Dieu!... Où donc?.... Et dire que, quoi qu'il y en ait pour cinq à six mille francs, ça tient si peu de place!... Ah! une idée....

Il se frappait joyeusement le front.

—Pour une idée, c'est quelque chose de tapé. Quelle veine que je n'ai pas éveillé Suzanne!

Et sa bouche friponne souriait, et son nez et sa moustache frétillaient.

était sauvé!

Il se glissa dans la chambre occupée par sa mère et sa sœur et marcha droit à un grand tablier à bavette de cotonnade blanche et bleue, le tablier de travail de Suzanne, suspendu près de son lit. Au milieu du tablier, une poche faisait saillie, toute bourrée de bibelots.

—C'est là qu'elle met toujours